

Ça nous regarde

L'œil qui voit encore ce qui n'est plus : l'étoile ; sur l'écran : l'image disparue ; l'œil qui ne voit pas ce qui est trop rapide : la balle de fusil ; qui ne voit pas ce qui est trop lent : l'herbe qui pousse, la vieillesse ; l'œil qui reconnaît une femme et c'en est une autre, un chat et c'est son soulier, son amour et c'est le vide – la liberté de l'œil aurait dû depuis longtemps nous mettre en garde.

Paul Nougé, *Histoire de ne pas rire*

L'exposition collective WEPORN s'adosse à la campagne de sensibilisation menée par le GSARA sur le thème de la *pornographie comme genre* : par le médium de l'image, elle entend relayer les différentes thématiques abordées et servir de support aux questionnements d'ordre (ou de désordre) divers qu'ouvre la campagne et dont cet essai collectif est le fruit.

Outre une allusion au plus connu des sites de pornographie gratuite en ligne, WEPORN évoque un fait : qu'on veuille le (sa)voir ou non, la pornographisation galopante du monde, ça *nous regarde* tous aujourd'hui. La référence à cette plateforme rappelle aussi qu'en-deçà des questions de (bon ou de mauvais) genre, la pornographie est d'abord un énorme marché mondial : elle constituerait même, avec le commerce des armes, le plus juteux des marchés – on assumera l'équivocité de l'expression. Que YOUPORN soit une plateforme gratuite ne doit d'ailleurs pas nous tromper sur ce point : comme le dit bien le motto de l'économie 2.0, « si c'est gratuit, le produit c'est vous ». Et on ne porte pas de jugement moral à constater que le capitalisme qui régent l'économie mondialisée avive la pornographisation de la société, dans sa constance à exposer et montrer toute chose comme une marchandise : somme toute, il n'y a aucune raison pour qu'il fasse un autre usage de la sexualité.¹

L'exposition WEPORN est consacrée à la sexualité entrevue sous le versant de l'*image* – pornographique, en l'occurrence. On la sait redoutablement efficace : la fascination qu'elle emporte possède un caractère frontal et coalescent. Hypnotique et dévorante, elle préside plus que jamais aux compétitions sexuelles modernes, dont l'avènement du monde virtuel ne cesse d'amplifier les moyens, les formes, les lieux et les pièges.

Derrière l'écran de l'image pornographique, il y a bien sûr tout l'*imaginaire* que nourrit le réel du sexe depuis que le monde est monde. A remonter le sens du mot jusque dans son plus lointain passé, comme le fait Pascal Quignard dans *Le sexe et l'effroi*, on apprend que *pornographia* signifie mot à mot

¹ Je renvoie le lecteur à l'essai de Byung-Chul Han paru aux éditions Autrement, éclairant sur ce point : *Le désir ou l'enfer de l'identique*.

« peinture-de-prostituée ». Le peintre Parrhasios d'Ephèse aurait inventé la *pornographia* autour de – 410 à Athènes : « Parrhasios aima la putain Théodoté et la peignit nue. Socrate prétendait que le peintre était luxurieux (*abrodiaitos*).»² Quelque 400 ans plus tard, Tibère, le second empereur romain, collectionna les dessins et les tableaux de Parrhasios, s'inscrivant dans l'histoire notamment par cet attribut électif de la pornographie. Qu'on ne s'y trompe pas : de la partouze à la pornographie infantile, en passant par les fantasmes sans nom(bre) qui pullulent sur l'écran de fumée de nos ordinateurs, tablettes et smartphones, la fascination pour l'image pornographique n'est pas neuve ; son decorum, ses schémas, ses rituels sont même ancestraux, comme le rapporte Suétone, cité par Quignard dans le même essai : « L'empereur Tibère fit mettre dans sa chambre à coucher un tableau de Parrhasios qui représentait Atalante ayant pour Méléagre une « honteuse complaisance » (*Meleagro Atalanta ore morigeratur*). Dans sa retraite de Capri, Tibère imagina d'aménager une pièce garnie de bancs pour ses désirs secrets (*arcuarum libidinum*). Là, il rassemblait des troupes de jeunes filles et de jeunes débauchés pour des accouplements monstrueux qu'il appelait *spintrias* (sphincters), qu'il mettait en scène suivant une triple chaîne, et qui se prostituaient entre eux pour ranimer par cette vision ses désirs défaillants (*deficientis libidines*). Il orna des chambres d'images et de statuettes représentant les tableaux et les sculptures les plus lascives (*tabellis ac sigillis lascivissimarum picturarum et figurarum*), auxquelles il avait joint les livres d'Elephantis pour que chaque figurant trouvât toujours le modèle des postures (*schemae*) qu'il ordonnait. Il appelait « petits poissons » (*pisciculos*) des enfants de l'âge le plus tendre qu'il avait habitués à se tenir et à jouer entre ses cuisses pendant qu'il nageait pour l'exciter avec leur langue et de leur morsure (*lingua morsuque*). Il donnait en guise de sein à téter ses parties naturelles à des enfants non encore sevrés afin qu'ils le déchargeassent de son lait. C'est ce qu'il préférait. Dans les bois et les bosquets, il fit disposer des grottes et des cavernes dans lesquelles les jeunes gens de l'un et l'autre sexe s'offraient au plaisir en costumes de Sylvains et de Nymphes (*Paniscorum et Nympharum*)»³.

Remontons à la surface du temps : à la prolifération des images pornographiques en tout genre répond aujourd'hui une pléthore d'œuvres d'art, tous médias confondus, qui font de l'imagerie sexuelle la matière première de leur élaboration formelle, sinon de leur(s) fantasme(s). A vrai dire, Pierre-Yves Desaiève et moi-même avons eu l'embarras du choix. Loin de nous la prétention d'être exhaustifs, de faire le tour de la question dans le choix des œuvres que nous avons décidé de jeter en pâture à l'œil des regardeurs – mais s'il est une ligne directrice à laquelle nous avons tenté de nous tenir, c'est la volonté de présenter des travaux qui déclinent, brouillent, déjouent, détournent ou déconstruisent les codes de la pornographie contemporaine. Car c'est dans la seule possibilité d'une mise à distance de ces codes que nous sommes à même d'interroger la fascination exercée par l'image pornographique – en tâchant de détacher ce à quoi elle nous attache. Car il s'agit bien de défasciner ce qui nous fascine dans cette image où surgit soudain « de l'étranger » qui touche à l'intime, en nous laissant bouche bée – ouvrant un abîme où l'on tombe. Entre l'excès de réel que constitue, dans la réalité, le corps de l'autre (sexe, en particulier) et l'excès de fantasme projeté par l'image de ce corps sur la paroi interne, humide et sombre de notre crâne, à l'arrière de nos yeux, il y a une polarisation, une tension passionnante – et donc de la place pour un travail. Le mot de *travail artistique* prend

² Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Editions Gallimard, 1994, p. 17.

³ *Ibid.*, pp. 17 et 20.

François de Coninck, *Ça nous regarde* / Préface à *WEPORN. Le X et la génération Y*, sous la direction de Julie Van der Kar, François de Coninck et Pierre-Yves Desaièves / Éditions La Lettre volée, Collection Essais, novembre 2016

d'ailleurs ici tout son sens : pour nous artistes comme pour nous regardeurs, il s'agit précisément de mettre au travail ce qui *nous* travaille.

A travers une large diversité de supports (photographies, vidéos, peintures, dessins, objets), nous présentons donc ici des travaux d'artistes qui donnent *à voir* mais surtout *à penser* autre chose que ce qu'ils montrent. Car telle est l'expérience fondamentale de l'art : saisir ce qui nous saisit. Tout le reste est, sinon littérature, pornographie.

François de Coninck